

DES GENS BIENS

Elle observe les barreaux de sa cage. Ils commencent à être rouillés. Leurs couleurs virent peu à peu à un triste rouge-orangé. Mais ils ne sont pas prêts de céder.

Elle est couchée au fond de la cage, sur des copeaux sales et pas changés depuis des semaines. Elle a pris l'habitude de ne plus faire attention à l'état de saleté avancé de sa prison ou de sa propre personne. Ses geôliers s'occupent de son hygiène tous les deux ou trois jours afin qu'elle soit présentable lors des représentations.

Elle change de position, ses muscles commençant à être engourdis. Sa cage ne lui permet pas de réellement se déplacer. Avec une hauteur d'un mètre cinquante, et d'une superficie de deux mètres sur trois, il est difficile de faire de l'exercice.

Un bruit sourd se faire entendre mais elle ne réagit pas. C'est seulement l'heure du repas, amené tous les jours – s'il n'y a pas de pénurie – à la même heure. Ils ne les nourrissent que le soir, il ne faut pas qu'ils aient trop d'énergie pour le spectacle ou lors des visites des clients.

Ils pensent avoir le contrôle sur eux de cette manière.

Elle entend ses voisins de cage se jeter sur leurs repas. Le gérant, Tom, s'approche, ouvre la trappe de sa propre cage et lui balance une gamelle de viande crue qui commence à être avariée. Elle ne lui fait pas le plaisir de se ruer dessus. Pourtant, elle meurt de faim. Ils mangent rarement jusqu'à satiété.

Cela les affaiblit, les rend plus dociles, plus faciles à dompter et à dresser. Et si cela ne marche pas, alors la douleur arrive, la douleur persiste, la douleur s'insinue dans leurs corps, la douleur les dévore, la douleur finit par les briser.

Ils pensent être supérieurs. Ils pensent les dominer. Ils pensent être des gens biens.

Elle finit par manger, lentement.

Savourer, déguster, malgré des aliments de piètre qualité.

Les premiers curieux arrivent dès le petit matin. Des barrières les empêchent de trop avancer.

Il ne faut prendre aucun risque.

Certains crient, certains rient, certains sont émerveillés, certains leur jettent des morceaux de gâteaux, certains les insultent.

Ils pensent être des gens biens.

Couchée au fond de sa cage, elle ne bouge pas. Elle fait semblant de dormir. Son ouïe surdéveloppée l'empêche bien sûr de réellement les ignorer. Elle voudrait qu'ils partent, qu'ils disparaissent.

Mais ils vont s'installer sous le chapiteau. Acheter des souvenirs, se goinfrer de sucreries et de pop corn, attendre le spectacle. Ils attendent, impatients, émerveillés, surexcités qu'ils arrivent. Eux, les préférés du show. Ils n'attendent qu'une chose : que le supplice commence.

A l'heure quotidienne, Arthur, le dompteur, vient la chercher. De sa petite cage, elle passe à une cage bien plus grande, celle du spectacle. Une cage dorée. Une prison plus spacieuse où humiliation, tours et fouet sont les clés.

Son pelage noir est utile. Il cache les plaies, il cache la maigreur, il cache les boitements, il cache la souffrance, il cache le sang, il cache le désespoir. Il est ténèbres.

Le public est euphorique. Elle est rare, elle est sublime, elle est incroyable, elle est silencieuse.

Le fouet claque, le fouet claque, le fouet claque. Clac. Clac. Clac.

Courir, sauter, lever la patte, sauter à travers le feu, sauter sur des caisses, faire semblant de dévorer le dompteur sous les applaudissements des spectateurs.

Les barreaux se referment derrière elle. Pas une félicitation, pas un remerciement, pas une récompense.

Ils pensent la contrôler. Ils pensent être des gens biens.

Nouvelle ville, nouveaux spectacles, nouveaux applaudissements, nouveaux visages, rires, sourires, insultes, cris, fouet, clac, clac, clac.

Sang. Humiliation. Douleur. Faim. Ténèbres.

Ils pensent être des gens biens. Dans chaque ville, dans chaque spectacle, dans chaque cage.

Ils pensent avoir raison. Ils pensent être supérieurs.

Elle est couchée au fond de sa cage.

Ils sont là, à crier, à sourire, à s'extasier. C'est mieux que le zoo. C'est tellement extraordinaire. Elle comprend chaque mot. Elle sait qu'ils pensent être des gens biens.

Elle tourne la tête, rencontre le regard d'un petit garçon. Reculé, presque caché, les yeux chocolat, il la regarde. Et il pleure. Sa mère tente de le consoler, agenouillée devant lui. Mais il a compris. Il sait.

Le spectacle commence. Le public est euphorique.

Le fouet claque, le fouet claque, le fouet claque. Clac. Clac. Clac. Courir, sauter, faire semblant de dévorer le dompteur. Refermer la mâchoire. Atteindre la jugulaire sous les applaudissements des spectateurs.

Son pelage noir est utile. Il cache les plaies, il cache la souffrance, il cache le sang.

Il est ténèbres.

Lâcher le dompteur, le laisser tomber par terre sous les cris des spectateurs.

Ils pensent qu'elle est un monstre. Ils pensent toujours être des gens biens. Le dompteur ne pense plus.

On arrive à la remettre dans sa cage. On est horrifié.

Sang, pleurs, cris, souffrance, désespoir. Mais pas de cage, pas de fouet.

Ils pensaient avoir le contrôle sur elle. Ils pensaient être supérieurs.

Elle sait ce qui l'attend.

Bang. Un seul coup.

Son pelage noir est utile. Il cache les plaies, il cache la maigreur, il cache les boitements, il cache la souffrance, il cache le sang, il cache le désespoir.

Il est ténèbres.

Son corps se métamorphose. Son pelage noir disparaît. Il ne cache plus la maigreur, la souffrance et le désespoir. Il dévoile son autre nature, et la jeune femme de vingt quatre ans réapparaît.

Elle était sauvage. Elle était docile.

Elle était enfermée. Elle était libre.

Elle était animale. Elle était humaine.

Elle était quelqu'un de bien.